NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 5

Jährlich acht Nummern. Preis Fmk 6 bei der Redaktion, Fmk 7: 50 durch die Buchhandlungen. Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Freesenkatu 3), einzusenden.

XX. Jahrg.
1919

Hommage adressé à M. Werner Söderhjelm à l'occasion de son soixantième anniversaire:

A

Monsieur Werner Söderhjelm

Président d'honneur

de la

Société néo-philologique de Helsingfors

à l'occasion de son soixantième anniversaire

le 26 Juillet 1919.

Cher maître et ami,

Il y a dix ans, la Société néo-philologique de Helsingfors célébrait votre cinquantième anniversaire en vous dédiant le cinquième tome de ses *Mémoires*. Nous aurions voulu vous en dédier un autre à l'occasion de votre soixantième anniversaire. Malheureusement, les temps sont tels que, pour une modeste société comme la nôtre, une publication de quelque importance est actuellement devenue impossible. Nous avons dû nous résigner à vous exprimer

par cette adresse notre grande reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour notre société, et nous espérons vivement que les devoirs, si importants pour notre patrie, qui vous occupent maintenant ne vous empêcheront pas de consacrer une part de votre féconde activité aux études savantes qui vous sont chères et qui touchent de près au domaine de notre société, à laquelle, nous en sommes sûrs, vous garderez toujours vos anciennes sympathies.

Au nom de la Société néo-philologique de Helsingfors:

A. Wallensköld. *Hugo Suolahti.* *Uno Lindelöf.*

Sur l'authenticité de deux passages de la *Vie de saint Thomas le Martyr* par Guernes de Pont-Sainte-Maxence.

On sait que le poème dont le titre se lit ci-dessus a été publié pour la première fois par I. Bekker, dans *Abhandlungen der k. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1838, *Phil.-histor. Klasse*, p. 25—168 [1]. Cette édition, très soignée pour l'époque, mais dépourvue de tout commentaire, était faite sur un manuscrit appartenant à la Bibliothèque des ducs de Brunswick, à Wolfenbüttel (coté August. in-4°, 34.6). Comme, dans ce manuscrit, il manque au début du poème non moins de dix-huit feuillets (216 strophes = 1080 vers), et après le fol. 4, deux nouveaux feuillets (24 strophes = 120 vers), Bekker a plus tard comblé ces lacunes, en imprimant, dans les mêmes *Abhandlungen,* 1844, p. 43—78, d'après un manuscrit de Londres (Musée Britannique, Harley, 270), les parties qui faisaient défaut dans sa première publication.

Quinze ans plus tard, C. Hippeau donna une nouvelle

[1] Tiré à part sous le titre de *Leben des h. Thomas von Canterbury, Altfranzösisch*, Berlin, 1838.

édition du texte, faite sur le ms. Paris, Bibl. nat., fonds fr., 13513 [1]. L'édition de Hippeau laisse beaucoup à désirer. Les fautes de lecture et d'impression y sont très nombreuses. De plus, l'éditeur reconnaît lui-même, dans sa préface, avoir introduit par-ci, par-là un mot omis par le copiste et en avoir supprimé d'autres, qu'il jugeait inutiles, voire même avoir cherché à rétablir les bonnes leçons par des transpositions de mots. Ce qu'il ne disait pas, c'est que, non seulement il a corrigé très souvent des fautes de déclinaison et des graphies anglo-normandes, mais que de temps en temps il a introduit, sans en avertir le lecteur, des leçons empruntées au manuscrit publié par Bekker.

Outre les copies déjà nommées, et que je désignerai par les sigles B (Brunswick), H (Harley) et P (Paris), on connaît encore trois manuscrits qui contiennent le texte en question [2]. Ce sont les suivants: Londres, Musée Brit., Cotton., Domitien, XI (D); Welbeck Abbey, Bibliothèque du duc de Portland, IC1 (W); Cheltenham, Thirlestaine House, Collection Phillipps, 8113 (C). Ces trois derniers manuscrits sont de peu de valeur. Tandis que BHP datent de la première moitié du XIII[e] siècle, DWC ne remontent pas au delà du XIV[e] [3]. D n'est d'ailleurs qu'un fragment; il commence au v. 4396 de l'édition de Hippeau. Les six manuscrits sont tous anglo-normands.

Mon intention n'étant, ici, que d'examiner deux passages du texte de Guernes, il me paraît inutile de décrire plus amplement les manuscrits; cette description sera mieux à sa place dans l'édition du poème [4]. C'est encore là qu'on trouvera une

[1] *La Vie de saint Thomas le Martyr, archevêque de Canterbury, par Garnier de Pont-Sainte-Maxence, poète du XII[e] siècle*, Paris, 1859.

[2] Sans compter que le manuscrit Rawlinson C 641 de la Bodléienne, à Oxford, en contient dix-sept strophes.

[3] W, le moins mauvais des trois, pourrait cependant être de la fin du XIII[e] siècle.

[4] Depuis bien des années j'en prépare une édition critique. Elle a été admise à la Société des anciens textes français en 1917, mais la guerre en a empêché jusqu'ici la publication.

discussion détaillée des rapports de filiation qui existent entre les six copies. Disons seulement, en renvoyant aux variantes qu'on lira un peu plus loin, que, la plupart du temps, BH forment un groupe, P(D)WC un autre, dans lequel WC constituent un sous-groupe, et que B est, à plusieurs points de vue, le meilleur de nos manuscrits [1].

Les deux passages dont nous allons nous occuper, ne se lisent que dans l'une des éditions imprimées, celle de Bekker. Le premier s'y trouve reproduit à la p. 23, l. 6—15. Le vers qui précède immédiatement est celui qui dans l'édition de Hippeau porte le numéro 1735.

Voici à quel point du récit on est parvenu. La scène est à Northampton, où, en octobre 1164, le roi Henri II a convoqué les évêques et les hauts seigneurs du royaume, devant lesquels l'archevêque Thomas Becket est sommé de répondre aux diverses accusations formulées par le monarque. Dans la matinée du mardi 13 octobre [2] une réunion a lieu entre les hauts prélats. Ayant reproché aux évêques les sentences qu'ils avaient prononcées contre lui les jours précédents, le primat leur défend formellement de prendre part à aucun nouveau jugement envers lui, leur supérieur hiérarchique, et, pour plus de sûreté, il forme d'avance appel au souverain pontife. Dans le cas où, comme le bruit l'annonçait, les laïques oseraient porter la main sur lui, Becket ordonne en outre aux évêques d'user des censures ecclésiastiques pour défendre leur père spirituel. Après avoir délibéré ensemble, et s'étant

---

[1] En ce qui concerne le nom du poète, j'ai déjà dit ailleurs (dans le mémoire cité plus loin, p. 72, n. 1) que la forme *Guarnier* ne se trouve que dans le ms. P Les autres sont à peu près unanimes à l'appeler, en deux endroits différents du poème, *Guernes*. Ce nom est donc assuré. (Inutile d'ajouter que c'est la forme du cas sujet. Le cas régime, qui ne se rencontre pas dans le texte, a dû être originairement *Guernon*.)

[2] Bien entendu, ces dates ne sont pas dans Guernes, dont le récit est d'ailleurs, ici, assez embrouillé.

assurés de l'approbation du roi, les prélats appellent, de leur côté, au pape de l'ordre intimé par l'archevêque.

Voici maintenant comment Guernes de Pont-Sainte-Maxence raconte les péripéties de cet événement[1]:

(I) A l'arcevesque en vunt li evesque parler.
Dient que lur estuet les leis le rei guarder,
Quant par obedience les lur fist graanter
Et in veritatis verbo parcunfermer.
(5) En nul sens ne s'en volent vers lui desleeler.
(II) Lui meïsmes, ço dient, les estovra tenir,
Car il les graanta, ne s'en deit resortir;
E serement en fist, ne s'en puet desmentir.
E li reis le volt ore e saveir e oïr
(10) Se de sa leauté volt envers lui guenchir.
(III) Quanqu'il unt dit a bien sainz Thomas esculté.
Puis lur a respundu od grant humilité:
Deus est en lui, fait il, ki aime verité,
Ne cil n'aime pas Deu qui n'aime leauté;
(15) E Deus het tricherie e tut'iniquité.
(IV) »E les leis que vus dites a quei li reis s'alie,
Ne sunt de leauté, ainz sunt de felunie,
Contre Deu e raisun, pur destruire clergie:
Ne jo nes tendrai pas pur rien qui seit en vie.
(20) Par sainte obedience defent nes tiengiez mie.
(V) N'est pas sages qui chiet, quant ne volt relever,
E mielz vient tost resurdre que trop i demurer.
E pur ço que la curt me volt si fort grever
E vus, qui od raisun devez od mei ester,
(25) Apel jo, car ne voil contre raisun aler».

---

(1) *H omet* en — (3) *B* Car — (5) *H* se volent . . . deslealter; *PWC* poent . . . desleauter — (6) *B* E lui m. — (8) *H* ne se deit d.; *P* n'en se (*Hipp.* ne s'en) — (10) *H* Se des lealté — (11) *H omet* bien — (13) *H* Deus e. en lui e ert, k'il a. v.; *P* D. est, fet il, en lui — (17) *PWC* de tricherie — (20) *H* nes t. pas — (24) *BWC* devriez — (25) *WC* encontre r.

---

[1] Bekker, p. 22, l. 11 sqq; cf. Hippeau, v. 1711 sqq. — Je donne toutes les variantes de quelque importance de H (fol. 35 r°, l. 21 sqq.) et de P (fol. 29 v°, l. 1 sqq.), ainsi que, naturellement, celles de B, dans les cas où j'ai cru devoir m'en écarter. Pour W (fol. 20 r°, col. a, l. 6 sqq.) et C (fol. 48 r°, v. 6 sqq.) je n'indique pas les variantes individuelles. Le ms. D ne contient pas les vers reproduits (cf. ci-dessus, p. 65).

(VI) *Quant veit li arcevesques, prist sei a purpenser:*
La curt a l'apostolie li estut apeler,
Saveir s'il se purreit par issi delivrer.
E vit tut entur li les evesques ester;
(30) *Uns suls d'els pur le rei ne volt un mot tinter.*
(VII) *Or veit bien e entent qu'um vait sa mort querant,*
E veit tuz les evesques entur li en estant.
»Seignurs», fait il, »j'apel, kar mestier en ai grant;
Car ceste curz me vait mult durement grevant». —
(35) *»Sire», fait cil de Lundres,*[1] *» relaissiez mei de tant».*
(VIII) »Sire», fait cil de Lundres, »de tant me releissiez». —
»Nel ferai», fait li il, »mais se jo sui tuchiez,
Sur voz ordres comant la justice en faciez,
Que vus pur nule rien nului n'en esparniez».
(40) Dunc fu cil de Wincestre[2] durement esmaiez.

Après deux strophes, contenant quelques répliques échangées entre l'évêque de Winchester et Thomas Becket, et qui n'offrent guère d'intérêt ici, la narration continue comme suit:

(IX) Quant li pluisur entendent qu'um quist l'encombrement
L'arcevesque Thomas, mult en furent dolent.
L'arcevesque Rogier[3] apelent erramment
E l'evesque de Lundres, quil haï durement,
(45) E celui de Cicestre[4], qui ne l'ama neent.

— (26) *Les strophes (VI) et (VII) ne se trouvent que dans B.* — (34) *Ms.* Car cist curuz. *Pour la correction cf. plus loin, p. 73, le texte latin d'Édouard Grim.* — (38) *B* A vus le c. que la j. en f.; *H* A vus tuz le c. — (39) *BHC* nului n'esp. — (41) *P* qu'unt quis l'e. — (42) *B* De Th. l'arcevesque — (45) *H* E c. d'Everwic; *PWC* Rogers de Wirecestre fist cest purparlement

---

[1] Gilbert Foliot, évêque de Hereford en 1148 et transféré au siège de Londres en 1163, fut l'un des principaux adversaires de Becket dans sa lutte contre les prétentions de la royauté. Il mourut en 1187.

[2] Henri de Blois, frère du roi Étienne et oncle de Henri II, consacré évêque de Winchester en 1129, mourut en 1171.

[3] Roger de Pont-l'Évêque, archidiacre de Cantorbéry, en 1147, archevêque d'York 1154—1181, fut, dès sa jeunesse, l'ennemi le plus acharné de Thomas Becket.

[4] Hilaire, évêque de Chichester depuis 1147, mourut en 1169. — L'évêque Roger de Worcester, qui figure ici dans la version PWC, était fils du comte Robert de Gloucester et cousin germain du roi Henri II. Il avait

(X) »Seignurs, pur amur Deu, nel faites pas einsi.
S'un ocit l'arcevesque, vus en avrez le cri;
Car tuz li païs seit que vus l'avez haï.
Se vûs nel delivrez, nus sumes mal bailli;
(50) Li reis e saint'iglise e nus iermes huni».
(XI) *Dunc alerent ensemble li evesque parler.*
Conseillent sei coment le purrunt delivrer;
E dient qu'il irrunt al rei Henri parler,
Que, s'il le vunt devant l'apostolie apeler,
(55) *K'ensi le purrunt bien de sun sié deposer.*
(XII) *Al rei en vunt parler, si li crient merci.*
»Sire», funt il, »pur Deu, nel faites pas einsi.
Laissiez ester cel plait qu'avez ore acuilli;
Kar vus en avrïez a tutdis mais mal cri,
(60) *E nus en serium suspendu e huni».*
(XIII) *»Sire», funt il al rei, »laissiez nus ent ovrer.*
Bien savez qu'il nus ad fait vos leis confermer,
E or nus volt refaire trestuz deslealer;
E d'iço l'irum ore tuit ensemble apeler.
(65) *Einsi le purrum bien de sun sié deposer.»*
(XIV) *Dunc dist li reis Henris, »Einsi le vus otrei». —*
»Or nus leissiez», funt il; »nus en prendrum conreï:
Car tut li abatrun, voil'u nun, le desrei».
Li un i entendirent mal e li autre fei.
(70) *Dunc sunt venu a lui; tuit erent en esfrei.*
(XV) *»Nus apelun», funt il, »car trop sumes grevé.*
Car ço que nus eümes ainz al rei graanté,
E par obedience l'eüstes comandé,
Or l'avez defendu. Pur tel deslealté
(75) *U vus nus volez metre, vus avuns apelé».*

— (47) *B* avre le c.; *WC* Se l'en o. — (48) *H* le s. — (49) *H* nus serums — (51) *Les str. (XI)—(XVI) ne se lisent que dans BH.* — (55) *B* K'en ensi; *H omet* bien — (56) *H omet* en — (58) *H omet* ore — (59) *B* averiez — (63) *H* Or nus volt fere t. d. (*HPWC* deslealter) — (64) *H* E d'i. l'irium tuz e. a. — (65) *B* E einsi; *H omet* bien — (66) *H* Ceo dist — (67) *H* lessum — (68) *H* cest d. — (69) *B* L'un i entendent mal e li a. grant f. — (72) *B* ainceis al r. granté — (74) *B* par tel d.

été consacré par Becket, le 23 août 1164, et, malgré le lien de parenté qui l'unissait au roi, il resta fidèle à son primat pendant la longue lutte que celui-ci eut à soutenir contre Henri et dans laquelle il succomba finalement le 29 décembre 1170). Roger mourut en 1179.

(XVI) Al rei Henri en unt cil del conseil parlé.
E quant li reis oï qu'il aveit apelé
E qu'il alout del tut contre sa volenté,
Ne vus en sai mustrer sun quer ne sun pensé;
(80) Mais a cels del conseil ne l'a il pas celé.
(XVII) »Sire», funt il idunc, »ço vus estuet laissier.
Car s'a nostre conseil vus volez apuier,
L'arceveschié perdra; tut le ferum plaissier:
Car vers vus nus volt faire parjurer e trichier,
(85) E devant l'apostolie l'en voldrum chalengier». —
(XVIII) »Alez delivrement», fait il; »or en pensez».
Dunc sunt venu a lui; il les ad escultez.
»Sire», funt il a lui, »quant vus si nus menez,
Vus e nus vers le rei einsi deslealtez,
(90) Apelum nus; car trop durement nus grevez».
(XIX) Par cel apel unt mult le rei aseüré
E mult a cele feiz de s'ire refrené.
Pur ço qu'or desdiseit ce qu'ainz ot graanté,
Quida, s'en la curt Deu l'en eüssent prové,
(95) Que pur ço deüst perdre e croce e dignité.

Les strophes imprimées en italiques remontent-elles à l'original ou sont-elles adventices? Le premier passage ne se lit que dans le seul manuscrit B, le second dans deux, B et H. Examinons d'abord les strophes (VI) et (VII). Il est incontestable qu'à première vue elles paraissent pour le moins suspectes. D'abord, un manuscrit sur cinq, c'est peu; et il est à remarquer que le ms. H, qui d'ordinaire se joint à B, s'en écarte ici. Deuxièmement, on s'aperçoit vite que les strophes en question sont, en somme, parfaitement inutiles; elles n'ajoutent rien à ce qui vient d'être dit ou sera dit dans la strophe suivante. Un lecteur qui ne connaîtrait pas le ms. B, n'aurait jamais l'idée de supposer une lacune dans la

(76) *La str. XVI manque dans H. PWC* en vunt — (80) *P* ne l'aveit pas c. — (81) *H* dunc; *WC* funt li il dunc — (82) *P* Et — (84) *H omet* vus; *P* parjure — (85) *H* Mes pardevant l'a. le volum c.; *PWC* Appeler l'en volum (*C* ferum), la l'en ferrum juger — (88) *H* f. il idunc, q. vus nus mesmenez; (*P* q. vus nus mesmenez; *W* q. si nus maumenez; *C* q. vus si mesmenez — (90) *HWC* A. vus — (91) *H* unt le rei mult a. — (93) *P* P. ço ke out desdit; *H* aveit g; *PWC* qu'il out ainz juré — (94) *P* se en la curt l'en e. p.

version fournie par PWC [1]. En ne tenant compte que du texte français même, on est certainement porté à regarder les strophes (VI)-(VII) comme interpolées par le copiste de B.

Passons maintenant aux strophes (XI)—(XV). En lisant, en entier, le second des morceaux reproduits ci-dessus, on est frappé de constater que les str. (XI)—(XV) d'un côté, et les str. (XVI)—(XVIII), de l'autre, racontent absolument les mêmes choses: la visite faite au roi par les évêques, le conseil qu'ils lui donnent et le plan qu'ils lui soumettent, son consentement et, enfin, l'appel des évêques au Saint-Siège, appel motivé par le fait que Becket, ayant lui-même fait jurer aux prélats de respecter les fameux »Articles (ou Constitutions) de Clarendon», voulait maintenant leur défendre de s'y conformer. La seule différence sensible entre les deux récits, c'est que le second est plus court que le premier. Une pareille répétition, tout en rappelant un procédé bien connu dans certaines chansons de geste, — les »laisses similaires», — paraît bien surprenante ici. La première pensée du lecteur, en parcourant le texte de B, c'est que les str. (XVI)—(XVIII) sont adventices. Cependant, l'accord des manuscrits prouve d'une façon péremptoire que celles-ci appartiennent bien à l'original. Notre soupçon se tourne alors vers les strophes précédentes, qui, on le sait, ne se lisent que dans deux manuscrits.

Or, malgré les indices contraires, on verra tout à l'heure qu'aussi bien ces derniers vers que les vv. (26)—(35) sont parfaitement authentiques.

Dans un mémoire publié, en suédois, il y a quelques années, j'ai cherché à démêler les rapports compliqués qui existent entre les plus anciennes biographies de Thomas

---

[1] On pourrait être tenté d'alléguer aussi, contre la version de B, le fait que deux strophes consécutives y offrent la même rime. Or, cela ne prouve rien; Guernes ne se fait aucun scrupule de faire succéder deux strophes, ou plus, sur la même rime. Ainsi le poème commence par trois strophes en *-ire*, et vers la fin du texte on recontre non moins de huit strophes de suite en *-ee* (éd. Hippeau, p. 198—9; éd. Bekker, p. 153—5).

Becket [1]. Je crois y avoir démontré, entre autres choses, que Guernes de Pont-Sainte-Maxence, — dont le poème a été terminé dans les derniers mois de 1174, — a eu pour sources principales les ouvrages latins d'Edouard Grim [2] et de Guillaume de Cantorbéry [3], et que Roger de Pontigny (»Anonymus I«) [4] procède de Grim, aussi bien directement que par l'intermédiaire du poète français, qu'il a largement exploité.

Le même sujet avait déjà été traité par plusieurs autres critiques. Ainsi M. E. Étienne, dans sa thèse de doctorat *La Vie saint Thomas le Martir . . . par Garnier de Pont-Sainte-Maxence* [5], consacre un chapitre aux sources du poème. Dans ce chapitre (p. 72—100), à propos duquel M. L. Halphen [6] prononce le jugement sévère, mais non immérité, que l'auteur »fait preuve dans la discussion d'une insuffisance critique qui . . . enlève à ses conclusions à peu près toute portée«, on trouve un tableau dont le but est d'indiquer pour toutes les parties du poème la source probable. Seulement, de même que le résultat général auquel l'auteur arrive relativement aux sources de Guernes — savoir que le poète français a traduit Grim et, en première ligne, Roger de Pontigny — est, du moins en grande partie, erroné, le tableau en question n'est ni complet ni exact dans tous les détails. En

---

[1] *Affattningstiderna för och förhållandet emellan de äldsta lefnadsteckningarna öfver Thomas Becket (Lunds Univ:s Årsskrift, N. F.* Afd. 1. Bd. 10. 1915). — On retrouvera cette étude, sous une forme un peu différente, et en langue française, dans mon édition du poème de Guernes.

[2] Clerc d'origine anglaise, qui était présent au meurtre de Becket et fut blessé en essayant de le défendre contre les coups des malfaiteurs. Sa *Vita sancti Thomæ*, écrite sans doute dès 1171 ou 1172, se lit dans *Materials for the history of Thomas Becket, ed. by* J. C. Robertson (7 vols., Londres, 1875—1885; Collection dite du Maître des Rôles, 67), II, 353—450.

[3] Religieux du monastère de Christ Church, à Cantorbéry, et témoin de la mort de Becket. Sa *Vita s. Thomæ* a dû être composée en 1173. Elle a été publiée par Robertson dans ses *Materials*, I, 1—136.

[4] *Materials*, IV, 1—79.

[5] Présentée à la Faculté des Lettres de Paris, en 1883.

[6] *Revue Historique*, CII (1909), p. 36, n.

cherchant dans ce tableau les passages qui nous intéressent ici particulièrement, nous trouvons (p. 83) les renseignements suivants: »[Hippeau] 1721—1735, [Bekker] fol. 9 b 21—10 a 5 [= ci-dessus, vv. (11)—(25)] — source inconnue; [Bekker] fol. 10 a 6—15 [= ci-dessus, vv. (26)—(35)] — source inconnue . . . Le ms. de Wolfenbüttel contient, après le vers 1760, vingt-cinq vers qui manquent dans le ms. de Paris; mais nous n'avons trouvé nulle part la source probable de ce passage» [ci-dessus, vv. (51)—(75)].

M. Étienne n'a pas bien cherché. Voici ce qu'on lit dans les deux sources ordinaires du clerc de Pont-Sainte-Maxence:

Grim, p. 394—5, chap. 44.

[At venerabilis archiepiscopus, pro se quidem intrepidus, sollicitus autem et anxius pro causa desolatæ ecclesiæ et pauperum Christi, quibus qualemcunque videbatur protectionis umbram obtendere, siquod illi pateret evadendi refugium attentius consideravit,] et paululum deliberans, cum neminem prorsus videret qui verbum loqueretur quo regis erga ipsum defervesceret furor, stantibus circa se episcopis et proceribus, sedem apostolicam appellavit, quod solum videbatur reis esse remedium. »Nam hæc curia», adjunxit, »qualiter ecclesia gravetur inquirit». Stupentibus illis ad subitam appellationem et frementibus in eum, Lundoniensis, stimulante ut creditur conscientia, ut sibi remittatur appellatio deprecatur. Ad quem sanctus archiepiscopus: »Nec te», inquit, »absolvo nec quempiam cæterorum, sed in vi obedientiæ ex auctoritate Dei et domini papæ injungo omnibus in commune, ut plenariam justitiam exigatis de homine qui in me manum

Guillaume de Cantorbéry, p. 35—6, chap. 26.

Tunc accersitis episcopis sciscitatur rex si vellent regni sui consuetudines, quod ei quondam promiserant, observare. Qui suspensa responsione primatem super hoc conveniunt, dicentes se in verbo veritatis teneri; se præcepto ipsius olim compulsos patriis legibus assensum præbuisse; ipsum modo non eis refragari debere quas præstito sacramento tenendas judicavit. Nunc fidelitatem ipsius requiri; nunc velle dominum regem de voluntate ejus certiorari. »Fateor», inquit, »fratres, inexcusabilis sum ante Dominum, contra Dominum præstans sacramentum. Degenere timore compulsus et hoste maligno circumventus, vetitis adquievi. Nunc autem non immerito judicabor infidelis, si fidem in vetitis observo. Cæterum in male promissis rescindo fidem, temere præstitum contemno sacramentum, legem legi divinæ repugnantem non admitto . . . Satius est ad animum redire quam perire. Propter quod præcipio quod et vos respuatis quæ

miserit, quicunque fuerit ille». Et adjungens imperavit sub anathemate et in periculo ordinis et animæ ipsorum ne parcerent. Wintoniensis vero, commotis omnibus . . . timensque lethale quiddam oriri contra archiepiscopum . . .»

respuo, suffocantes quæ suffocant libertatem matris nostræ. Et quia in patrem vestrum prævaricamini, matrique laboranti debitum subtrahitis auxilium, coactus appello». (Chap. 27.) Et cum Lundoniensis oraret ut sibi remitteret appellationem, subintulit: »Tibi in virtute obedientiæ cum cæteris injungo, quatenus, si violenta manus in me fuerit injecta, districta excommunicationis sententia ecclesiasticas indicetis injurias». Illo autem gravamini suo per appellationis remedium subveniente, ait Wintoniensis . . .»

Comme on voit, le poète français a copié ses deux modèles l'un après l'autre, d'abord Guillaume, ensuite Grim, quoique, en substance, ils disent la même chose et que le premier soit plus complet que le second. La plupart des copistes, choqués de cette répétition inutile, ont omis les strophes (VI) et (VII), qui ne sont, pour ainsi dire, qu'un résumé des précédentes.

Voici, maintenant, ce qui dans Grim et dans Guillaume, correspond au second passage de Guernes:

Grim, p 395—6, chap. 44—5.

Exhinc nonnulli pontificum, perpendentes quod necem archiepiscopi moliretur et maturaret consilium regis, tristes turbatique, et præsertim pro facta appellatione, qualiter ipsum eriperent de manu regis et præsenti periculo collocuti sunt, et idcirco quos malitiæ ministros noverant exstitisse a principio et incentores discordiæ, Eboracensem videlicet, Lundoniensem, Cicestrensem, (necdum enim Saresbiriensem prænominati duo sociaverant sibi,) his sermonibus allocuti sunt: (Chap.

Guillaume de Cantorbéry, p. 37, chap. 27.

Cum itaque ad appellationis auxilium præsul confugisset, timentibus episcopis ne, si percuteretur, sibi causa percussionis imputaretur, quibus exosus habebatur, abducto seorsum Cicestrensi, Londoniensis et Eboracensis ad hoc sermonem perducunt, ne trucidaretur, fieretque quod sibi regique perpetuam irrogaret infamiam. Dicunt enim se posse videri hujus criminis reos, quos odium exulceraverat, suaque machinatione facti causam procedere, qui partes regias favore

45.) »Novit universitas vestra quod ab initio ordinationis archiepiscopum fueritis insecuti, neque enim inter vos integer unquam fuerit amor vel societas. Nunc ergo, si tacentibus vobis occidatur, ad vestram specialiter infamiam respicit et opprobrium; rex quoque perennem portabit maculam, universi nos ordinis et officii suspendium irreparabile sustinebimus». Denique communicato invicem consilio idem omnes sensere, ut si permittente rege contra archiepiscopum appellarent presentiam domini papæ, hac ipsum arte a præsenti liberarent periculo et a sede depositum perpetuo silentio condemnarent. Adeunt regem ut sui ipsius et ipsorum, necnon et totius regni, misereatur, ne tanto ac tali facto ipse et tota ipsius posteritas violetur opprobrio sempiterno. »Nostræ», inquiunt, »committatur curæ ac sollicitudini hæc causa archiepiscopi; ipsum vestræ humiliabimus voluntati, sempiternum illi de cætero silentium imponentes». Annuit rex media conditione tali. Pontifices nil cunctati astantes archiepiscopo, præsentiam domini papæ appellabant et ipsi, quod jubente eo regias traditiones pro lege tenendas susceperint et confirmaverint, quas ipse post factam sponsionem contrarias ecclesiasticis institutis conabatur astruere. manifesto tuebantur. Itaque regi dicentes assistunt: »Gladius interim, domine rex, recondendus est. Via hac inpræsentiarum incedendum non est. Si consilio nostro adquiescitis, sine spe restitutionis exauctorabitur. Nam perjuros nos efficit, et quantum in ipso est gratiam vestram vestrorumque sacerdotum rescindit. Hac quæstione in præsentia domini papæ pulsabitur, et facile convincetur, convictus irremediabiliter honore privabitur».

Ici encore, on voit tout de suite que les vers de Guernes que j'ai imprimés en italiques, sont forcément authentiques. Comme les strophes qui les précèdent immédiatement, ils sont empruntés à Edouard Grim. Pour les strophes suivantes, bien que leur ressemblance avec l'original soit moins frappante, l'auteur s'est évidemment inspiré de Guillaume de Cantorbéry. Les vv. (82)—(84) se rapprochent d'assez près de ces mots

de Guillaume: »Si consilio nostro adquiescitis . . . Nam perjuros nos efficit» (cf. ci-dessus); et la str. (XIX) est un souvenir des dernières lignes citées de Guillaume.

Le prototype commun des mss. PWC a, ici encore, évité la répétition oiseuse qu'il trouvait dans son original, cette fois-ci en supprimant les strophes dans lesquelles l'incident en question est raconté en premier lieu. Quant au copiste de H, choqué lui aussi du brusque retour en arrière que contient la str. (XVI), il s'est contenté d'omettre celle-ci.

Ajoutons, pour terminer, que le procédé peu heureux que nous venons de constater ici, et qui consiste à juxtaposer tout simplement deux récits parallèles, n'est pas un trait caractéristique de notre auteur. Il est vrai que l'originalité n'est guère sa qualité maîtresse. Son modèle principal c'est Édouard Grim, que, pour l'ordonnance du récit, il suit presque constamment et qu'il traduit quelquefois mot à mot, tout en précisant ou en complétant de son mieux les données fournies par lui. Il doit beaucoup à Guillaume de Cantorbéry aussi. Assez souvent il insère dans son poème quelque anecdote ou renseignement emprunté à Guillaume, et qui ne se trouvait pas dans Grim. D'autres fois il combine adroitement les relations des deux biographes latins. Ce n'est pas ici le lieu de tracer le portrait littéraire de Guernes de Pont-Sainte-Maxence, mais je tiens à dire qu'il serait tout à fait injuste de vouloir juger de son talent de narrateur et d'historien en généralisant les faits signalés dans cette courte étude.

Lund. *E. Walberg.*

Chauvinistisch?

Tallgren bezeichnet Neuph. Mitt. 1919, 43 eine Äusserung von mir aus dem Herbst 1914, die er als Zitat bei L. Spitzer vorgefunden hat, als »phrase chauviniste». Damit stellt er sich in Widerspruch zu mir, der ich den Chauvinismus ebenso bei uns wie bei andern Völkern stets als krank-

hafte Wucherung des Nationalgefühls betrachtet und bekämpft habe. Nicht in meinem persönlichen Interesse, sondern zur Klärung der Begriffe seien mir hierzu einige Bemerkungen vergönnt.

Schon gegen Spitzer, in meiner Anzeige seiner Schrift »Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass» (Ltbl. f. g. u. r. Ph. 1919, 5 ff) hatte ich hervorgehoben, dass beide Dinge in keinem notwendigen Zusammenhang miteinander stehen. Unmittelbar vor jener Stelle erhebe ich Einspruch gegen den irgendwie geplanten Verruf fremder Literaturen, unmittelbar nachher rüge ich »unser eingefleischtes Vorurteil, dass der Gebrauch einer fremden Sprache Bildung oder Vornehmheit bedeute, und unsere schülerhafte Eitelkeit, die uns über das Lob oder den Tadel des Fremden, der nur die eine Sprache kennt, erröten lässt». Ich befürworte keinen Eingriff in fremde Rechte, sondern nur die Verteidigung der eigenen, keine Eroberungen, sondern nur die Aufrechterhaltung unseres beständiger starker Entvolklichung ausgesetzten Sprachgebietes. So und nicht anders ist der Titel des betreffenden Schriftchens zu verstehen: »Deutsch gegen Französisch und Englisch». Hier ist nur betont, was ich längst zuvor und weit ausführlicher während der Friedenszeit ausgesprochen hatte. Vgl. »Weltsprache und Weltsprachen» 1894, z. B. 39: »Es wäre vorderhand das Beste, wenn in dem Umfange als das sachliche Interesse sich gleichmässig verteilt, auch die sprachliche Last gleichmässig verteilt würde, das heisst, jeder in seiner Muttersprache schriebe . . . Die Fremden sollten uns, besonders wenn sie selbst mehr oder weniger deutsch verstehen, nicht sagen: 'schreiben Sie uns doch in unsrer Sprache; Sie können sie ja'. Dieses gedankenlose 'können'! . . . . Dass ein Unterschied zwischen dem Verständnis einer Sprache und ihrem Gebrauch besteht, fühlen ja wohl Alle; aber die wenigsten ermessen wie gross er ist.» S. 41: »Von dem, der nicht im fremden Lande weilt, möge man den Gebrauch der fremden Sprache nicht als eine Pflicht fordern oder als etwas Selbstverständliches erwarten.» Und in meinem Aufsatz »Die Wahl einer Gemeinsprache» (Beil. z. Allg. Z. 1901

7. Okt.) schrieb ich u. a.: »Wenn auf beiden Seiten das gleiche Interesse an der Verständigung vorhanden ist, muss deshalb von beiden Seiten die gleiche Sprache gebraucht werden? Es ist dies die herrschende Meinung; sie ist aber ganz irrig, indem man dabei jenen tiefen Unterschied übersieht, welcher in der Kenntnis einer Sprache vorhanden ist .... Ich meine nicht jenen, keineswegs unwichtigen Unterschied zwischen Wort und Schrift, auf den allein man meistens sich bezieht, sondern den zwischen dem Verständnis einer Sprache und der Fertigkeit in ihr.»

Tallgren legt a. a. O. 43 Anm. einer andern Äusserung von mir aus dem Jahre 1884, ein »intérêt historique» bei und scheint damit zu meinen — ebenso wie das Spitzer tut — dass ich meine Anschauungen im Lauf der Zeiten gründlich geändert habe. Die Worte: »So wird der Purismus leicht zur Geschichtsfälschung» schliessen sich echoartig an die vorhergehenden Miklosichs an (ihm ist diese Festschrift gewidmet); ich selbst sagte im Vorhergehenden nur dass »die vernünftige Grenze oft weit überschritten wird». In der Fremdwörterfrage habe ich mich immer zu den gleichen Grundsätzen bekannt; in der Praxis habe ich Schwankungen nicht vermeiden können, so wenig wie andere. Im Lit. Zentralbl. 1875, 1114 sagte ich: »Wie in vielen andern Dingen, so neigen wir Deutschen auch in unserem Verhalten hinsichtlich der Fremdwörter dazu, eine von zwei entgegengesetzten Richtungen einzuschlagen; bei der einen artet die Sprachreinigungssucht zum Wahnsinn aus, bei der andern herrscht vollständige Gleichgültigkeit gegen die Reinheit der Sprache. Ausserordentlich wenige gibt es, die den Mittelweg, den einzig richtigen, geschmackvollen Weg gewählt haben.» Stimmt hiermit nicht in Wesentlichen was ich in jener Anzeige von Spitzers Schrift dargelegt habe? Übrigens stehen der Gebrauch fremder Sprachen und der Gebrauch von Fremdwörtern keineswegs in einem festen Verhältnis zueinander; dieser findet sich vielfach gerade bei denen die jenen nicht meistern.

Graz. *H. Schuchardt.*

Finn. *nivus (nius)* ein germanisches Lehnwort?

In seinem Artikel «Germanische Namen für Körperteile im Finnischen», Neuphil. Mitteil. 1914, S. 2—4, hat H. Suolahti zweifelnd die finn. Wörter *nivus*, *nius*, *nivunen* und est. *nius*, Gen. *niue*, *niue*, Gen. *niude*, mit einigen germ. Wörtern zusammengestellt. Er sagt: «. . . diesem [finn.] Worte fehlt es an Beziehungen in den verwandten Sprachgruppen. Dagegen findet es Anklang in den germanischen Sprachen, wo das deutsche wort *Niere* und seine Sippe als Etymon in Betracht kommen könnte». Kluge hat germanischerseits die Ausgangsform **neuzô* aufgestellt. «Wenn man demnach als gotische Form *niuzô* ansetzt, so könnte diese oder eine ähnlich lautende germanische Form die Grundlage für das finn. *ni(v)us* gewesen sein», meint Suolahti. Was die Behandlung des Ausganges des Wortes betrifft, ist Suolahtis Ansicht diese: «Die verschiedenen Varianten des germanischen Wortes lassen am ehesten auf einen ursprünglichen neutralen *n*-Stamm schliessen. Solche Stämme kommen unter den germanischen Entlehnungen im Finnischen sonst nicht vor; unser Wort hat sich offenbar inbezug auf den Stammausgang an bekannte Typen angelehnt». Da dem germanischen Diphthong *iu* auch im Finnischen *iu* entsprechen müsste, erklärt Suolahti die Gestalt *ivu* so: «Der *w*-Laut in *nivus* (neben *nius*) hat sich vielleicht erst im Finnischen entwickelt; parallele Lautformen wie *hius* ∽ *hivus* können auf *nius* eingewirkt haben» (a. a. O. S. 3). Schliesslich äussert sich Suolahti über die semasiologische Seite: «Vom semasiologischen Gesichtspunkte aus dürfte gegen die Verbindung des finnischen und germanischen Wortes kaum etwas einzuwenden sein» (a. a. O. S. 4).

Während ich dem zuletzt ausgesprochenen Gedanken beistimme, will ich hier darlegen, dass diese Zusammenstellung aus lautlichen Gründen unbedingt abzulehnen ist.

Die urfinnische Ausgangsform ist *nivu-*, nicht *niu-*, wie Suolahti annimmt. Nur aus einer Ausgangsform mit *v* er-

klären sich die folgenden estnischen Gestaltungen, die Suolahti entgangen sind.

1. *nihu,* Gen. *nihu,* auch *nihus,* Gen. *nihuse* 'Hüfte, Kreuzgegend'; in der Sprache der Volksdichtung *nihukil, nihukile* 'auf der Hüfte liegend'. *h* als Entsprechung des finn. *v* hat im Estnischen nichts Befremdendes. So steht finn. *pivo* im Estnischen neben regelmässigem *peo* < **pivo* (im Fellinschen Dialekt lautet der Illativ noch *pivve;* hier ist *v* später geminiert worden) auch *pihu* 'Handfläche', finn. *povi* neben *põu* ein *puhu* gegenüber usw. *h* ist im Estnischen meines Dafürhaltens entweder die schwachstufige Entsprechung eines älteren *ŋ*-Lautes oder eines *v*. Auch im Supplement zu Lönnrots Wörterbuch *pihu* = *pivo (pio).*

2. *nime, nimes* 'die Weichen'. Beide wörter sind bei Wiedemann als südestnisch angegeben. Das erste flektiert *nime', Nom.* Plur. *nimme'* (im Auslaut kräftiger Laryngalverschluss) — wie wenn es im Finnischen *nime* ∽ *nimeet* hiesse —, das zweite *nimes* ∽ *nimese'*, welchem im Finnischen genau *nimes* ∽ *nimekset* entsprechen würde. Was das *m* anbelangt, beruht es offenbar auf einem Reihenübergang: das Wort mit *v* ist in die Gruppe mit dem von altersher herrschenden Wechsel *m* ∽ *v* übergegangen, woraus dann die Gestalt mit *m* verallgemeinert worden ist. Anstelle der finn. Wörter auf *-us* (*-os*) haben wir im Estnischen mundartlich auch solche auf *-es,* sodass sich der Vokal der zweiten Silbe von *nimes* daraus erklärt.

Est. *niue,* Gen. *nude,* auch *nius* (Wiedemann's *niuz'*), Gen. *niue* 'Hüfte, Kreuzgegend' bedürfen ebenfalls einer Erklärung. Sie können sich nicht aus der Ausgangsform *nivu-* erklären, denn diese hätte im Estnischen *neu* ergeben, vgl. z. B. *pivo* > *peo*, **tivoitta-* > *teutama*, *teotama* usw. Es ist aber zu bedenken, dass den finn. Wörtern mit inlautendem *v* im Estnischen oft starkstufige mit *u* (halblangem *u* oder *uv*) entsprechen, z. B. finn. *ovi* ∽ *oven* = est. *õu* (auch *õue*), Gen. *õue*, finn. *povi* ∽ *poven* = est. *põu*, Gen. *põue,* finn. *savi* ∽ *saven* = est. *sau,* Gen. *saue* usw. (Man beachte auch im

Finnischen *avu* ∽ *auvo*, *lavo* ∽ *lauvo*, *savu* ∽ *sauvu* und *sauhu*, *Savo* ∽ *Sauvo*, *Navo* ∽ *Nauvo* usw.). Einer Formation wie südest. *nime'* ∽ *nimme'* kann in den nordestnischen Mundarten das Verhältnis *niuè* ∽ **niuĕd* entsprochen haben. Die Flexionstypen *hauè* ∽ *haudĕd*, *püüè* ∽ *püüdĕd* haben dann den Flexionstypus *niuè* ∽ *niudĕd* hervorgerufen (das erste *d* beruht also auf Analogie)[1]. Wie ist nun schliesslich das seltene *nius*, Gen. *niue*, zu erklären? Die Hupelschen Formen (aus d. J. 1818) *niust sadik* (lies *saadik*) 'bis an die Hüfte', *niusis* 'in den Lenden', plur. *niused* scheinen zu beweisen, dass es hier um eine Entlehnung aus dem Finnischen und zugleich um eine analogische Neubildung im Estnischen handelt. Doch ist auch eine est. Ausgangsform **niuvus* anzunehmen; diese hätte ja lautgesetzlich *nius* gegeben, das sich dann in der Deklination dem Typus *reis* ∽ *reie* angepasst hätte.

Aus der urfinnischen Ausgangsform mit inlautendem *v* erklären sich mithin alle estnischen Formen. Und eine Ausgangsform mit *v* setzen unbedingt auch finn. *nivus, nivuset*[2] voraus. Die Gestaltungen *nius*, *niukset* stammen aus Dialekten, in denen intervokalisches *v (w)* vor *u* (auch *ü* und *o*, also Labialvokal) lautgesetzl. geschwunden ist: *savu* › *sau, avuttaa*, › *auttaa*, *hivus* › *hius* usw. Im Finnischen ist kein einziges Beispiel dafür nachgewiesen worden, dass *v* auch nur analogisch zwischen den verschiedenen Komponenten eines ursprünglich auf *u* ausgehenden Diphthonges eingeschoben worden wäre.

---

[1] Von derartigem Übertritt in den Stufenwechsel gibt es im Estnischen zahlreiche Beispiele.

[2] *nivunen* ∽ *nivuset* beruht meines Erachtens auf Analogie. Die ältere Flexion war *nivus* ∽ *nivukset*; da aber das in Kompositis vorkommende *nivus* (*nivusliha* u. a.) mit Fällen wie *pappissääty* (∽ *pappinen*), *rauhasviha* (∽ *rauhanen*) parallelisiert wurde, entstand ein neuer Nominativ *nivunen*. Vgl. übrigens *rauhaset* und *rauhakset*. — In dem Werke »Vienan läänin runot I» stösst man auf Formen wie *nisu-*, *nisu-*, *nizu-lihoista*, *nisü-lihoista*, *nisus-* (*nizuis-*)*lihoista*, *nizus-lihoja* usw. Diese Formen des Wortes *nivus* beruhen offenbar auf Volksetymologie.

Die Antwort auf die in der Überschrift gestellte Frage fällt demnach negativ aus. — Vielleicht gehört das finnische Wort zu derselben Wortsippe wie das Verbum *nivoa* 'ligo, colligo, vinculo constringo', 'binden, zusammenbinden'; *nivukset* würde alsdann Verbindungsstelle, Verbindungsmittel oder etwas Ähnliches bedeuten. Vgl. auch est. *niverdama* 'zusammenziehen, biegen, einbiegen'; *niverdus* 'Einbiegung, Einknickung'. *Heikki Ojansuu.*

Besprechungen.

Kr. Nyrop, Études de grammaire française. (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. Haricot et parvis). — [Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk filologiske Meddelelser. II, 6]. — København, 1919. 56 p. in-8⁰

Cette publication de M. Nyrop est une espèce de complément à la *Grammaire historique* du même auteur, qui, cette fois-ci, se propose surtout d'examiner l'influence de la guerre mondiale sur certains côtés de la langue française. Comme on le voit par le sous-titre, les phénomènes passés en revue appartiennent pour la plupart au chapitre de la formation des mots; il s'agit de ces faits de langage si vibrants de vie et en même temps souvent si éphémères qui, pour citer le poète, ont «l'humeur vagabonde» et sont les plus sensibles aux influences du dehors.

Il semble que la guerre ait augmenté sensiblement le nombre des onomatopées imitant le bruit des armes à feu, chose naturelle d'ailleurs, étant donné le développement extraordinaire qu'a pris la fabrication de ces dernières. Avant 1914, on se tirait d'affaire avec bien peu d'onomatopées, qui, du reste, étaient d'une fantaisie imitative assez pauvre (*boum, pan, pif, paf,* etc.). La guerre mondiale a profondément modifié cet état de choses. M. Nyrop cite une série d'exemples bien pittoresques tirés des nombreux romans de guerre qui ont paru depuis lors en France. Ces nouvelles onomatopées sont souvent d'une forme assez peu conventionnelle (*bjjj . . . vvvv bong rangg; bsss, bss; vrrrran*) et témoignent d'une acuité d'oreille et aussi d'une hardiesse d'expression dont les générations pré-

cédentes ne paraissent pas avoir été capables. Il serait intéressant de soumettre cette catégorie de nouvelles créations d'onomatopées à une étude comparée qui embrasserait différentes langues, notamment celles des nations belligérantes. On serait sans doute étonné de la grande variété avec laquelle les différentes langues, chacune suivant son esprit créateur à elle, traduisent un même bruit — ces bruits devenus si familiers pendant cinq années funestes [1].

La seconde partie de l'étude des onomatopées donne une liste complémentaire d'exemples qui ne sont pas nés de la guerre et qui manquent dans la *Grammaire historique*. — L'étude suivante, *Mots abrégés*, traite de cette espèce d'abréviations qui consistent à réduire les mots à leurs simples initiales, formations aboutissant à constituer de nouveaux substantifs. Ce procédé, qui est d'origine anglaise, est populaire surtout dans le monde sportif. En France, on ne s'en servait que relativement peu avant ces dernières années; c'est la guerre qui lui a fait gagner du terrain. Après avoir donné une liste alphabétique des exemples qu'il en connaît pour le langage civil et un choix des abréviations de cette espèce qu'admet la terminologie militaire, M. Nyrop jette un coup d'œil sur ces mêmes phénomènes en dehors du français et en donne des exemples. Cher aux Anglo-Saxons, ce procédé a pris, comme nous le montre M. Nyrop, une extension considérable aussi dans l'allemand et les langues scandinaves, tandis qu'il paraît presque inconnu dans la Romania non française [2].

D'après M. Nyrop, les néologismes créés sous l'influence de la guerre sont assez peu nombreux. Il en cite des exemples

---

[1] Faute de mieux, me permet on de citer ici quelques exemples que je trouve par hasard dans certains livres écrits en finnois et traitant de notre rébellion rouge de 1918: les balles de fusil disent *tsuuu-uu* (V. TUOMPO, *Suomen jääkärit*, II, 28) ou *fiu-fiu-fiu* (LAURI KIVINEN, *Karjalan puolesta*, 150); la mitrailleuse, *popopopopo* (ibid., 150) ou *ta-ta-ta! ta-ta-ta!* «crépitement en séries brèves» (KYÖSTI WILKUNA, *Kun kansa nousee*, 139). Spécialisation quant aux balles:

Fiu . . . fiu . . . fiu-fiu, «celles-là viennent de près».

Hrr—hrr—, «des fatiguées» (LAURI KIVINEN, *ibid.*, 145).

[2] Ici, je voudrais faire observer que le phénomène en question est ce qu'il y a de plus connu aussi chez nous, en finnois et dans le suédois de Finlande On n'a qu'à ouvrir n'importe lequel de nos journaux quotidiens pour avoir sous les yeux quantité de ces abréviations. Citons seulement fi. *Y. L.* (*Ylioppilaskunnan Laulajat*, 'Orphéon des étudiants'), suéd. *M. M.* (*Muntra Musikanter*, 'Les gais musiciens'), fi. *H. O. K.* (*Helsingin Osuuskauppa*, 'La coopérative de Helsingfors'), etc. Plus amusants que ceux-là, il y a aussi des exemples

tels que *l'après-guerre, ententiste, désannexion*[1], *défaitiste*, etc., puis des cas d'un simple changement de sens: *bonhomme* = 'soldat', *marmite* = 'obus allemand', et d'autres [2].

Plus nombreux que ceux-là, sont les mots d'emprunt dus à la guerre. Outre les emprunts externes il y en a aussi d'internes. C'est surtout l'argot des soldats qui a prêté à la langue commune. De là proviennent les mots largement connus que sont *boche* et *poilu*, avec quantité d'autres qui ont moins de portée à l'étranger, mais qui, eux aussi, font déjà partie du vocabulaire de n'importe quel Français. Quant aux nouveaux emprunts de provenance étrangère, M. Nyrop estime prématuré d'en approfondir l'étude et se borne à poser la question: le français a-t-il, pendant la guerre, fait des emprunts à la langue de l'ennemi, à l'allemand? La réponse est affirmative; il y a en effet certains termes militaires allemands qui ont passé la frontière (*taube*, ou »*tob*», *minenwerfer*, etc.), tandis qu'on n'a pas trouvé d'emprunts en sens contraire.

A la fin de ses *Études*, M. Nyrop donne des extraits de

---

de cet autre procédé que M. Nyrop qualifie de très rarement employé et qui consiste à donner à chaque lettre sa valeur phonétique. Ainsi, l'abréviation fi. *Y. R. Y.* (*Ylioppilaiden raittiusyhdistys*, 'Société antialcoolique des étudiants') est prononcé, au moins dans l'argot des étudiants, *yry*; fi. *N. Y. K. Y.* (*Naisylioppilaiden kristillinen yhdistys*, 'Association chrétienne des étudiantes') donne *nyky* et fi. *M. Y. K. Y.* (*Miesylioppilaiden krist. yhdistys*, 'Association chrétienne des étudiants') *myky*. J'ajoute que, pour l'oreille finnoise, ces trois formations pourraient acquérir une certaine nuance de sens qui serait légèrement caustique. Toutes ces créations sont traitées en substantifs véritables et on en dérive d'autres; p. ex., *yryläiset* (comme qui dirait »*les yryïens*», les membres du Y. R. Y.), *mykyläiset*, etc. Il y a aussi des passages sémantiques, la dénomination *Y. L.*, p. ex., pouvant désigner en argot, non seulement l'orphéon mentionné ci-dessus, mais, du moins au pluriel, n'importe quel membre de l'orphéon.

[1] Je trouve un verbe *désannexer* dans l'éd. 17me à 19me de SACHS-VILLATTE, *éd. complète*, et aussi dans la *Petite édition à l'usage des écoles* (1911).

[2] Je cite ici un cas finnois de passage sémantique dû à notre rébellion rouge. La dénomination la plus courante appliquée par les *blancs* à un *rouge* est le substantif *punikki*, dérivé de *puna* = 'rouge', et signifiant originairement 'une vache rouge'. Le sens primitif s'entrevoit clairement dans le passage suivant: «Une belle nuit très froide, après tout une journée de bataille, nous avons réussi à pénétrer dans une étable où il faisait bien chaud. Il est vrai qu'à notre entrée il y avait là des rouges, mais nous les avons faits prisonniers et leur avons dit: Certes, cette étable serait bien faite pour vous, puisqu'une fois vous êtes des *punikkeja*, mais en ce moment c'est nous-mêmes qui en avons besoin et vous autres, vous passerez dans la porcherie». (KYÖSTI WILKUNA, *Kun kansa nousee*, 100).

lettres que lui ont envoyées pendant la guerre certains philologues étrangers à propos d'une *Histoire étymologique de deux mots français (haricot* et *parvis)*, étude publiée par M. Nyrop en 1918.

Comme tout ce qui provient de la plume si fine de M. Nyrop, ce petit travail se distingue, comme style, par cette facilité agréable et cet esprit toujours en éveil qui rendent captivante la lecture de ses pages.

Tyyni Haapanen-Tallgren.

Eingesandte Literatur.

Eugen Lerch, Die Verwendung des romanischen Futurums als Ausdruck eines sittlichen Sollens. Leipzig, O. R. Reisland, 1919. VIII + 427 S. 8°. Preis: Rmk. 14.

Arthur Långfors, Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e^ siècle. Répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de M. *Paul Meyer*. I. Paris, H. Champion, 1917. VII + 444 p. in-8°. Prix: 18 fr.

J. Melander, Les formes toniques des pronoms personnels régimes après quelques particules dans l'ancien français. Uppsala 1917 (Sonderabdruck aus Studier i modern språkvetenskap VI. 8, S. 231—268).

Åke W:son Munthe, Kortfattad spansk språklära. I. Uttalslära. Formlära. Allmän Syntax. Uppsala & Stockholm, Almqvist & Wiksells boktryckeri-A.-B. (i distribution), 1919. 74 p. in-8°. Prix: 3: 50 cour.

Ivan Pauli, «Enfant», «garçon», «fille» dans les langues romanes. Essai de lexicologie comparée. Lund, A.-B. Ph. Lindstedts Univ.-Bokh., 1919. 427 p. in-8°. Prix: 10 cour.

Schriftenaustausch.

Butlletí de Dialectología Catalana, Juliol-Desembre 1918: A. Griera, Atlas lingüístic de Catalunya (nou cartes de mostra).

Mnemosyne, nova series, vol. XLVII (1919), pars III.

Moderna Språk, XIII. Jahrg., Nr. 6 (Sept. 1919): A. Malmstedt und N. Otto Heinertz, «Ich habe nicht schlafen können», III; I. B., The English Holiday Course at Linköping in 1919; Arvid Smith, En ny funktion av Definite Tense?; Benno Rosenbund, En prepositionsfråga i tyskan; usw.

Museum, 26ste Jaarg., N° 9—11 (Juni—Sept. 1919).
Namn och Bygd, Jahrg. 7 (1919), Heft 1.
Språk och Stil, XIX. Jahrg. (1919), Heft I—II.
Svensk Humanistisk Tidskrift, III. Jahrg., Nr. 2—3 (Febr.-März 1919).

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: A. Jeanroy et *A. Långfors*, Chansons inédites tirées du ms. fr. 1591 de la Bibl. nat., in Rom. XLIV (1916—1917), S. 454—510; *A. Långfors*, Le Tournoiement d'Enfer, poème allégorique et satirique, ebend. S. 511—558; Le Fabliau du Moine, Le Dit de la Tremontaine, ebend. S. 559—574; Bespr. von G. Bertoni, I Trovatori d'Italia, ebend. S. 603—608; Bespr. von G. Huet, Chansons et descorts de Gautier de Dargies, ebend. S. 608—611; Bespr. von Hjalmar Crohns, Die Bewertung der Frau unter dem Einfluss der Cölibatsidee, Legenden och medeltidens latinska predikan och exempla i deras värdesättning av kvinnan, Några scripta supposititia i deras betydelse för värdesättningen av kvinnan, ebend. S. 611—615; Jacques Bruyant et son poème La Voie de Povreté et de Richesse, in Rom. XLV (Janv. 1918—Janv. 1919), S. 49—83; Le Dit de Dame Jouenne, version inédite du fabliau du Pré tondu, ebend. S. 99—107; Bespr. von John Orr, Les œuvres de Guiot de Provins, ebend. S. 133—137; Bespr. von F. C. Ostrander, Li Romans dou Lis, ebend. S. 137—139; Bespr. von Arch. f. das Studium der neu. Spr. u. Lit. CXXXII (1914), Heft. 3—4, ebend. S. 141; Bespr. von Revue des langues romanes LVII (1914)— LVIII (1915), ebend. S. 143—145; kurze Bespr. von A. Thomas, Jean Pitart, chirurgien et poète, ebend. S. 159.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Notice sur le ms. fr. 12483 de la Bibl. Nat., bespr. von G. Huet, Rom. XLV, S. 155—156; *W. O. Streng*, Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich, II (1915), bespr. von L. Spitzer, Literaturblatt XL (1919), Sp. 251—252; *O. J. Tallgren*, Studî su la lirica siciliana del Duecento I—III (1915) und Les poésies de Rinaldo d'Aquino (1917), bespr. von B. Wiese, Literaturblatt XL (1919), Sp. 163—170; *O. J. Tallgren* und *R. Öller*, Studî su la lirica siciliana del Duecento III, bespr. von G. Bertoni, Rom. XLIV (1916—1917), S. 615—619.